

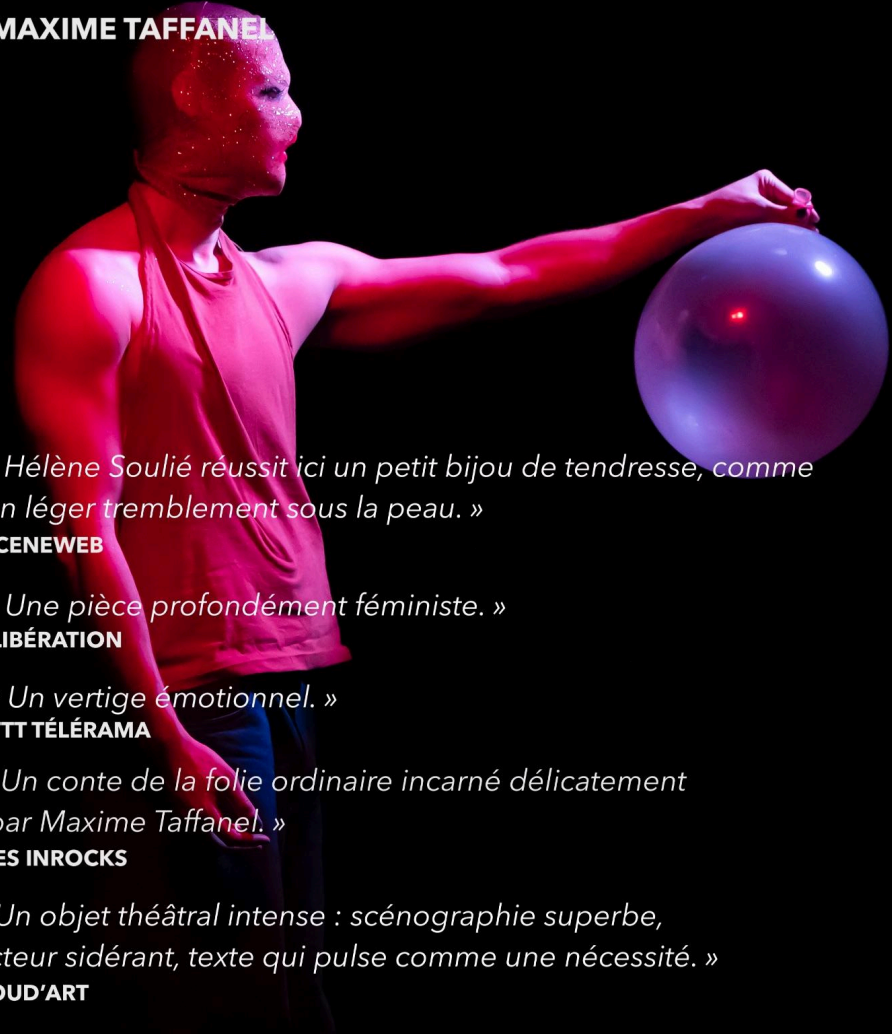
REVUE DE PRESSE

5 SECONDES

CATHERINE BENHAMOU

HÉLÈNE SOULIÉ

MAXIME TAFFANEL



« Hélène Soulié réussit ici un petit bijou de tendresse, comme un léger tremblement sous la peau. »

SCENEWEB

« Une pièce profondément féministe. »

LIBÉRATION

« Un vertige émotionnel. »

TTT TÉLÉRAMA

« Un conte de la folie ordinaire incarné délicatement par Maxime Taffanel. »

LES INROCKS

« Un objet théâtral intense : scénographie superbe, acteur sidérant, texte qui pulse comme une nécessité. »

FOUD'ART

Création 19 janvier 2026 - Les plateaux sauvages

Contact Presse

Delphine Menjaud-Podrzycki

Overjoyed

delphine@menjaud.com

+33 (0)6 08 48 37 16

Mise en scène **Hélène Soulié**
Texte **Catherine Benhamou**

Avec **Maxime Taffanel**

Assistanat à la mise en scène **Lenka Luptakova**
Scénographie **Emmanuelle Debeusscher et Hélène Soulié**
Création lumière **Juliette Besançon**
Composition musicale **Jean-Christophe Sirven**
Costumes **Pétronille Salomé**
Construction décor et marionnette : **Emmanuelle Debeusscher**
Regards extérieurs **Morgane Peters** (marionnette) & **Chloé Bégou**
Régie générale **Naëlle Vallet**
Direction de production **En votre Compagnie - Olivier Talpaert, Nathalie Untersinger**
Presse **Delphine Menjaud**

Production EXIT / **Coproduction et soutien** Les Plateaux Sauvages, Théâtre Public de Montreuil - CDN, Théâtre Charles-Dullin – Grand Quevilly, Théâtre Jérôme Savary – Villeneuve-lès-Maguelone et Théâtre Jacques Cœur – Ville De Lattes / **Coréalisation** Les Plateaux Sauvages / **Avec le soutien et l'accompagnement technique des Plateaux Sauvages / Avec le soutien** de la DRAC Occitanie au titre des compagnies conventionnées, d'ARTCENA, de la Ville de Montpellier et du dispositif Impulsions de Montpellier Méditerranée Métropole, du département de l'Hérault, de la ville de Paris.
Le texte est publié aux Éditions des femmes – Antoinette Fouque.
Ce texte est lauréat de l'Aide nationale à la création de textes dramatiques – ARTCENA.

20 janvier 2026 • Sceneweb • Fanny Imbert	p 3
20 janvier 2026 • Libération • Marie-Eve Lacasse	p 6
29 janvier 2026 . Télérama . Emmanuelle Bouchez	p 8
28 janvier 2026 . Les Inrockuptibles . Jean-Marie Durand	p 9
20 janvier 2026 • Hotello • Véronique Hotte	p 11
23 janvier 2026 . Foud'art . Frédéric Bonfils	p 14
25 janvier 2026 . Naja21 . Véronique Giraud	p 18
26 janvier 2026 . Un fauteuil pour l'orchestre . Sylvie Boursier	p 21
28 janvier 2026 . Arts-chipels . Sarah Franck	p 24
30 janvier 2026 . Piano-panier.com . Marie-Hélène Guérin	p 29
02 février 2026 . Cult.news . Julia Wahl	p 33
20 janvier . AS2 Paris . Rafael Font Vaillant	p 36
23 février 2026 • Lokko.fr • Valérie Hernandez	p 37
26 février 2026 • Altermidi.org • Gérard Mayen	P 42
Mars 2026 • Théâtre(s) • Yves Perrenou	

20 janvier 2026

Avec « 5 secondes », Hélène Soulié signe un petit bijou de tendresse



Photo DR

La metteuse en scène adapte le texte de la dramaturge Catherine Benhamou. En s'appropriant un fait divers avec subtilité et tendresse, elle révèle un Maxime Taffanel en pleine possession de ses moyens.

Dans un RER bondé, un matin ordinaire, un bébé pleure dans les bras de sa maman. À cause de la fatigue, de sa solitude, ou peut-être de son grand dénuement, celle-ci tend son enfant au jeune homme qui se tient à côté d'elle et qui lui propose son aide pour descendre sa poussette sur le quai. Mais, au moment où les portes du train se referment, elle remonte dans la rame et disparaît, laissant son nourrisson dans les bras du jeune homme interloqué. **À partir de ce véritable fait divers, le texte de Catherine Benhamou explore la question de la culpabilité, les injonctions qui entourent l'amour maternel, la position des pères et l'ensemble des permissions qui leur sont accordées.** Le narrateur, un jeune homme un peu paumé qui vit encore chez sa mère, projeté l'espace d'un instant dans une paternité involontaire, s'adresse donc à ce nourrisson qu'il tient dans ses bras et à qui il tente d'expliquer la situation. À peine sorti de l'enfance lui-même, il va passer la nuit entière dans la gare avec l'enfant, en espérant le retour de la mère qui ne viendra pas, avant de se décider à se rendre au commissariat. Ainsi, il tente de retracer la trajectoire de cette femme : son compagnon qui l'empêche de prendre sa contraception et qui disparaît le jour de la naissance de l'enfant, son désœuvrement face à cette maternité non désirée, sa solitude, ce matin-là, dans le RER. Cette position d'accueil fortuite le renvoie lui-même à la démission de son propre père, parti refaire sa vie loin du foyer, aux errements de sa propre existence, dont il peine à embrasser la trajectoire.

On redécouvre ici Maxime Taffanel – que l'on avait adoré dans *Cent mètres papillon*, pour lequel il avait été nommé au Molière de la révélation masculine en 2022 –, qui développe une palette subtile et nuancée. Tout débute par un timbre de voix, velouté, presque chuchoté, qui oblige à tendre l'oreille et à se rapprocher de ce narrateur qui s'excuse presque de prendre la lumière – admirablement sculptée par Juliette Besançon. Sans projection, presque sans intention, Maxime Taffanel dépose avec une déconcertante délicatesse les premiers mots, abrité derrière un clavecin qui sera son partenaire de jeu comme sa malle aux trésors. Bientôt, ses épaules massives d'ancien champion de natation seront dévoilées par l'échancrure d'un top, son déhanché souligné par des talons à plateformes et les traits de son visage étrangement brouillés par une cagoule à paillettes. Son corps ne sera pas son seul outil de narration : bientôt, une marionnette émerge du ventre du clavecin et donne chair à cet enfant confié, un manteau de fourrure devient une psychologue qui essaie en vain de faire sortir le jeune homme de sa torpeur.

Petit à petit, la proposition glisse lentement vers le conte : *Le Petit Poucet* n'est jamais loin, la mère du narrateur devient une reine drapée d'or et le père un méchant loup à crête bleue. **Avec une physicalité mi-krump, mi-drag, un pied du côté du drame social, l'autre du côté de la fable, la proposition évolue ainsi avec justesse sur un fil ténu, mais maîtrisé.** Elle fait particulièrement mouche dans son traitement de la masculinité : lorsqu'elle évoque ces pères démissionnaires (que l'on n'accuse jamais, eux, d'abandon), les enfances maltraitées par d'autres, plus fortes ou plus agressives, dans les cours de récréation, la méfiance des policiers qui prennent la

déposition du narrateur. C'est ce contraste qui est si touchant, celui créé entre ce corps de lutteur aux épaules de colosse et ce personnage de grand gentil qu'il habille, de ceux qui ne se résolvent pas à appartenir à la catégorie des prédateurs et qui refusent à demi-mot, en balbutiant un peu, d'écraser, de broyer. En un mot, de prendre part au jeu de celui qui sera le plus fort. **Empruntant au théâtre d'objets, explorant une appréhension du corps particulièrement touchante, le tout adossé à un texte pertinent, Hélène Soulié réussit ici un petit bijou de tendresse, comme un léger tremblement sous la peau.**

Fanny Imbert – www.sceneweb.fr



20 janvier 2026

Théâtre «5 Secondes» de Catherine Benhamou, landau maman bobo

Dans un seul-en-scène raconté en apnée aux Plateaux sauvages, Maxime Taffanel porte l'histoire, inspirée de faits réels, d'un bébé abandonné sur le quai d'un RER par sa mère et de l'homme qui en a soudain la charge.



L'acteur Maxime Taffanel, ancien nageur de haut niveau, dans «5 Secondes». (Pauline Le Goff)

Par Marie-Eve Lacasse

En 2021, le 22 octobre, une femme demande à un homme de l'aider à descendre sa poussette sur le quai du RER C, à Juvisy-sur-Orge (Essonne). Quand la sonnette retentit, elle remonte dans le train et laisse l'homme sur le quai, abasourdi, avec la poussette et l'enfant. De ce fait divers d'une tristesse sans nom, l'autrice Catherine Benhamou en a tiré *5 Secondes* – une pièce jouée en un souffle, presque en apnée, du point de vue de l'homme et que la justice va appeler «le tiers».

L'acteur Maxime Taffanel, ancien nageur de haut niveau qui a fini par choisir une carrière théâtrale, raconte avec une tension extrême la peur ressentie pour ce petit garçon, dont il a soudain la charge ; il a beau attendre sur le quai que la mère revienne, en vain, elle ne revient pas. Et pour cause. Il apprendra plus tard, au tribunal où il la revoit pour la première fois, que suite à son geste désespéré, la mère est restée dans le train jusqu'au garage et a pleuré pendant trois jours avant de se rendre au commissariat. Lui aussi est allé au commissariat, où on l'a tout de suite suspecté de kidnapping. Alors, le «tiers» ressent comme un électrochoc. Englué dans sa propre vie, cet événement extraordinaire va le réveiller.

Grain de sel queer

Dans une pièce profondément féministe, Catherine Benhamou ne manque pas de souligner que le père de l'enfant abandonné sur le quai du RER n'est jamais, lui, mis en cause. Tout le contraire de la mère, car *«les mères, ça se débrouille»*, annonce le comédien possédé et dont les yeux sont devenus fous, le corps transpirant de colère, prêt à bondir de rage.

Comme elle serait triste, cette pièce de tout juste une heure, si la folie bienvenue de la mise en scène d'Hélène Soulié, qui avait livré l'an dernier un inoubliable *Peau d'âne*, n'avait pas ajouté son grain de sel queer à tout ce désespoir : on y retrouve les talons hauts, les paillettes, le maquillage et enfin le même message. Celui que les manquements et les traumatismes ne déterminent pas tout, et qu'il reste toujours en soi quelque chose d'inassignable. Le texte annonce, d'entrée de jeu, que la justice a parlé d'une fin «heureuse» pour cet enfant – on veut y croire, on a tellement envie d'y croire.

Télérama

29 janvier 2026

“5 Secondes”

Il faut y aller pour lui : l'acteur Maxime Taffanel, dont le seul-en-scène *Cent Mètres papillon* (portrait d'un nageur de compétition) nous avait frappée en 2018. Le revoilà sur scène, avec sa voix touchante, son corps immense, et son talent. Son envoûtante partition, écrite par Catherine Benhamou, fait le récit de l'intervalle de cinq secondes durant lesquelles une mère, épuisée, a confié son bébé à un jeune homme sur le quai du RER. Taffanel remonte la généalogie et incarne tous les points de vue, excepté celui de l'enfant, à qui il ne cesse de s'adresser, comme pour conjurer les déterminismes, porté par une bande-son enrobante qui palpite comme le cœur. Un vertige émotionnel. — E.B.

De Catherine Benhamou, mise en scène d'Hélène Soulié. Durée : 1h. Jusqu'au 31 janvier, 20h30 (du mercredi au vendredi), 17h30 (samedi), les Plateaux sauvages, 5, rue des Plâtrières, 20^e, 01 83 75 55 70. (5-30 €).

Les Inrockuptibles

“5 secondes” : un seul-en-scène sur une vie qui bascule

par [Jean-Marie Durand](#)

28 janvier 2026



@pauline Le goff

Sur la scène des Plateaux sauvages, Hélène Soulié met en scène un fait divers dans “5 secondes” : une mère abandonne son bébé sur le quai d’un RER. Un conte de la folie ordinaire incarné délicatement par Maxime Taffanel.

Dans son texte, *Expérience et pauvreté*, écrit en 1933, le philosophe et flâneur Walter Benjamin dressait le constat de l'appauvrissement de la notion d'expérience dans nos vies mécanisées et vides. "*Le cours de l'expérience a chuté*", estimait-il. C'est à cet appauvrissement même que le personnage de la pièce *5 secondes* semblait accroché quand le hasard de la vie l'a conduit sur un chemin improbable et renversant : une secousse digne d'une expérience radicale, que le comédien Maxime Taffanel raconte à la manière d'une fable à l'issue heureuse, qu'il peine à croire lui-même.

Alors qu'il ne sort jamais de sa chambre, comme reclus dans son monde intérieur et fermé à la vérité du monde à ciel ouvert, ce jeune homme décide de sortir un matin, de prendre le train pour s'aérer l'esprit, replonger dans la vie, et se livrer dans la solitude des champs de béton à la flânerie baudelairienne. Jusqu'à ce qu'une femme du RER lui demande de l'aider à descendre sur le quai sa poussette où dort son bébé. Mais alors que les portes du train se referment, elle remonte dans le wagon et laisse à quai son enfant qui hurle. La mère s'enfuit, le jeune homme la regarde partir en même temps que le nourrisson le regarde lui, hébété. Les cinq secondes en question contenue dans le titre mystérieux de la pièce mise en scène par Hélène Soulié (à la tête de la compagnie Exit) traduisent l'espace-temps de ce basculement de la pauvreté en expérience vers un trop-plein de sensations, dont seule la parole permet de conjurer l'intensité atroce.

Un seul-en-scène incarné

L'autrice de la pièce, Catherine Benhamou, est partie d'un vrai fait divers pour y puiser une matière romanesque éclairant certains des enjeux de notre époque, pauvre en expériences mais riche en épreuves : le mythe de la mauvaise mère, la solitude des êtres, l'épuisement des corps, les peurs enfouies... Le dispositif de la pièce, construite comme un seul-en-scène incarné avec un mélange de douceur et de colère par Maxime Taffanel, repose sur la confession imaginée du jeune homme confronté à l'égarement d'une inconnue et à la proximité d'un enfant, le temps d'une nuit de réflexion, jusqu'à ce qu'il se rende au commissariat.

Sur des notes de clavecin, à la fois délicates et sèches, qui inaugurent et concluent la pièce, le héros formule avec des mots précis et habités l'étrangeté de ce qu'il vient de vivre : le geste désespéré d'une femme qui révèle la vacuité de sa propre existence et le pousse vers un exercice de lucidité sur lui-même. Comme si en traversant un moment d'égarement, il se retrouvait intérieurement, conscient de ses propres épreuves familiales. Au plus près des doutes d'un jeune garçon et des renoncements d'une mère, *5 secondes* raconte combien rien de solide ne sépare jamais la norme de l'interdit, l'ordinaire de la transgression, la démente de la lucidité.

hottello

critiques de théâtre par véronique hotte

20 janvier 2026

5 Secondes, de Catherine Benhamou, mise en scène d'Hélène Soulié, avec Maxime Taffanel, aux Plateaux Sauvages.



Crédit photo: Pauline Le Goff

La mère en général qui ne parvient pas à être tout amour et toute douceur suscite l'horreur, comme si elle était une erreur de la nature. Mais une fois dépassée l'image d'Epinal de la mère heureuse, entourée de ses enfants, l'exercice de la maternité se fait parfois esclavage domestique, entre les soucis de l'éducation, la difficulté ou l'impossibilité de mener une vie privée et

professionnelle, et de conserver une ambition personnelle, quand la maison, la cuisine et l'enfant accaparent toute l'énergie de la mère, un tableau pessimiste qu'on pourrait nommer les zones « invisibilisées » de la maternité.

Le père absent, la mère est parfois seule à subvenir aux besoins de l'enfant.

La metteuse en scène Hélène Soulié s'arrête sur l'enfance et sa réparation à travers le récit de Catherine Benhamou, inspiré d'un fait divers advenu en région parisienne. 5 secondes: le temps de fermeture des portes dans le RER, » intervalle minuscule où une femme confie son bébé à un inconnu avant de disparaître ».

Parce qu'ils ne savent pas, ils n'imaginent même pas ce que c'est de ne pas y arriver, bien sûr il y a des jours où c'est difficile pour tout le monde, il y a le travail, la fatigue, ça c'est pour tout le monde, le manque de place dans les crèches, pour eux aussi, la vie est compliquée parfois, mais on se débrouille, tu n'y arrives pas eh bien tu fais comme toutes les autres, tu essaies encore jusqu'à ce que tu y arrives et même si tu n'y arrives toujours pas, tu y arrives quand même, un peu, tu ne fais pas toutes ces histoires avec un procès pour toi toute seule au tribunal correctionnel, rien que ça, et faire déranger tout ce monde pour même pas un animal. (5 Secondes)

Ainsi parle doucement le protagoniste en charge de l'enfant délaissé, à la mère « indigne », – narrateur et interprète –, au discours indirect libre, le rôle d'un jeune loser récupérant un bébé « délaissé ». Il fait état en même temps de sa propre condition personnelle et sociale marginalisée, s'adressant à son protégé muet. Ce personnage qui se métamorphose – Maxime Taffanel – jongle entre émancipation et travestissement, asservissement et puissance.

Un moment bref, intense, plongeant « dans les zones invisibles de la maternité, dans les fragilités des masculinités », car le jeune homme a souffert d'un père toujours absent aux valeurs réactionnaires et machistes

Ce jour-là, un jeune homme ressent l'envie de sortir et de prendre le RER pour aller voir la forêt. L'événement est déstabilisant et le trouble: il en fait un récit initiatique, entre invention et fiction pour ce qu'il ne sait pas, et bribes de sa propre histoire d'éternel adolescent reclus dans la chambre de l'appartement maternel, quand le père tyrannique et masculiniste est parti.

Le jeune homme s'adresse à l'enfant qui lui a été confié par hasard, qui lui donne la chance de se ré-approprier le récit de sa propre vie. Un moment suspendu qui interroge la maternité, la paternité, l'instinct, la virilité, ce que les normes sociales attendent des mères et des pères, ce qu'on entend par instinct maternel et par justice ou injustice, par identité sociale ou de genre construite, et par-delà les tensions, craintes, peurs et angoisses subies.

Ce parcours initiatique s'accomplit autour d'un abandon, d'une errance et d'un contexte socio-économique et familial délétère, tel un conte où le délaissement et la quête de survie fabriquent le sens et la transformation.

De sa voix profonde et calme, l'acteur magicien parle de la teneur de l'existence, choisissant une parole simple quand parfois le verbe balbutiant ou bégayant renâcle. Un beau parcours de reconnaissance existentielle, par-delà les métamorphoses où il est fils, mère, garant de l'enfant, père ou psychologue, incarnant toutes les postures pour enfin adhérer à la sienne.

Véronique Hotte

FOUD'ART

5 SECONDES - Un fait divers minuscule, une onde de choc immense

23 janvier 2026

FFF FOU D'ART - Un seul-en-scène saisissant, porté par un acteur caméléon et une scénographie bleue envoûtante. Une traversée qui bouscule et laisse un mystère en bouche... malgré quelques longueurs et un détour autobiographique parfois dispensable.

Cinq secondes : le temps d'une porte, le temps d'une vie

Cinq secondes, c'est l'intervalle où tout bascule : la fermeture des portes du RER, une femme en désarroi, un bébé "passé" à un inconnu - et le train qui repart. Lui reste là. Le monde aussi. Mais décalé, fêlé, comme si le réel venait de perdre son mode d'emploi.

Le spectacle d'Hélène Soulié choisit alors le bon point de vue : non pas l'événement brut, mais l'après. Cette zone où il faut trouver des mots "respirables" - pas ceux qui condamnent, ceux qui permettent de tenir debout. Le narrateur devient un "frère d'accident", dépositaire d'un récit qu'il n'a pas choisi... mais qu'il va devoir fabriquer pour survivre, et pour que l'enfant, un jour, sache.

Une chambre bleue : espace mental, intime, émotionnel

Au centre, un espace circulaire, baigné de bleu. Et au milieu, ce piano/clavecin bleu - objet-symbole, presque un îlot d'intimité. On a l'impression d'entrer dans une chambre mentale, une zone de rêve, de fantasme, de mémoire où l'histoire se rejoue autant qu'elle se raconte.

Ce dispositif, très réussi visuellement, installe d'emblée une promesse : ici, on ne va pas "illustrer" un fait divers. On va entrer dans une fabrique intérieure, un endroit où le réel et la fiction se réorganisent, où l'évidence vacille. L'intime devient politique sans pancarte, juste par la manière dont la parole cherche sa route.

Le texte : une parole qui trébuche, et c'est sa force

Le texte original de Catherine Benhamou n'est pas seulement un point de départ narratif : c'est une écriture de l'urgence, une langue qui déborde, revient, hoquette, se relance - comme si parler était déjà une lutte contre l'abandon.

Tout se joue dans cette tension : comment dire sans écraser ? comment raconter sans reproduire "la langue des dominants" (celle du tribunal, des cases, des jugements) ? Dans *5 secondes*, la parole ressemble à une tentative de réparation : dire avant que certains mots ("abandon", "faute", "monstre") ne fassent leur poison.

Et ça, la mise en scène le respecte : on sent un théâtre qui croit encore que la langue peut être un acte, un passage, un souffle.

Maxime Taffanel : le choc du comédien

La vraie surprise - celle qui te rattrape et te tient - c'est le talent inouï de Maxime Taffanel. Un acteur total, qui semble capable de tout : changer d'âge, de texture, de rythme, de regard ; devenir "elle", devenir "lui", devenir l'entourage - en un clin d'œil, sans exhiber la performance.

Il y a quelque chose de lumineux et de très organique dans sa manière d'attraper le texte : il ne le "joue" pas, il le traverse. Et c'est précisément ce qui rend l'histoire énigmatique et bouleversante : parce qu'on ne reste pas spectateur d'un récit, on devient témoin d'un corps qui cherche une issue.

Là où ça résiste : longueurs, démonstrations, détour d'enfance

Tout n'est pas parfaitement ajusté. Par moments, le spectacle s'autorise des longueurs, quelques démonstrations un peu appuyées. Et le passage sur l'enfance du narrateur - intéressant sur le principe (héritages, pères absents, masculinité qui se fabrique dans les failles) - paraît parfois moins indispensable dramaturgiquement : comme si l'œuvre hésitait entre la trajectoire de l'accident et le portrait complet d'une vie.

Il y a aussi cette zone trouble, volontaire ou non, qui laisse le spectateur se débattre : qui est la victime ? qui est l'enfermé ? Le spectacle ne distribue pas des rôles simples - et c'est une qualité - mais cette ambiguïté peut parfois devenir floue au lieu d'être tranchante.

Ce que ça laisse : un mystère qui travaille après

5 secondes est un spectacle qui ne te laisse pas ressortir serein. Il faut du temps pour digérer, pour remettre les pièces en place, pour accepter qu'une histoire reste mystérieuse - et pourtant profondément humaine.

C'est peut-être ça, la réussite la plus nette : la sensation d'avoir été attrapé, déplacé, forcé à regarder autrement. Pas un "bonheur absolu", non. Mais un théâtre vivant, qui bouscule, qui questionne, qui insiste - et qui, malgré ses aspérités, touche juste.

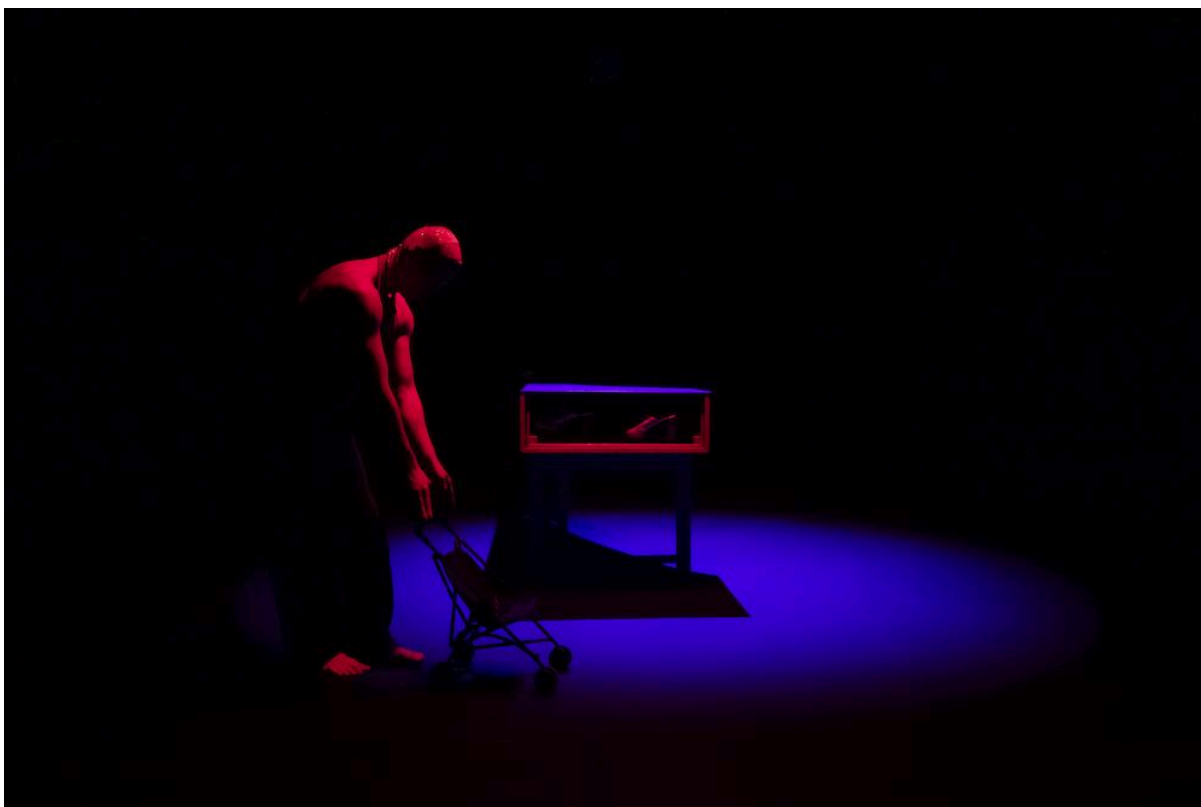
F F F FOU D'ART

Un objet théâtral intense : scénographie superbe, acteur sidérant, texte qui pulse comme une nécessité. Quelques longueurs et un détour d'enfance un peu trop démonstratif... mais un choc sensible qui continue de résonner après les portes refermées.

Frédéric Bonfils

« 5 secondes » dans la vie d'une femme... et d'un enfant

par Véronique Giraud



@Pauline Le Goff

25 janvier 2026

"5 secondes", le titre du récit de Catherine Benhamou est bref, mais ses mots pour dire le non désir féminin de simplement enfanter ouvrent un abîme vertigineux. Hélène Soulié s'empare de ce matériau rare et délicat pour lui donner vie et le partager avec le public. Maxime Taffanel, qui l'incarne, réalise une performance marquante aux Plateaux Sauvages.

5 secondes. Le titre est bref, aussi bref que le temps que met la porte d'un RER à se refermer. Dans le livre de Catherine Benhamou. Ces secondes sont déterminantes puisque de part et d'autre de la porte du train il y a une femme, et un inconnu portant dans les bras son nourrisson. Autour de ce nœud dramaturgique, l'autrice dépeint avec délicatesse l'abandon, et interroge comme rarement le désir, ou non, d'être mère. Si le

sujet préoccupe les jeunes femmes, alors que la courbe de la dénatalité est notable en Europe, il reste encore largement tabou dans la société. Et incompris. Le talent de Catherine Benhamou est de s'en emparer, non pour juger, mais pour que soient écrites et dites des réalités cachées, niées. Pourtant, à la veille d'une grossesse, d'un accouchement, rares sont les femmes qui ne s'interrogent pas sur le bienfondé et l'engagement d'une vie qu'est la naissance d'un enfant.

L'adaptation, une évidence. « *Après avoir lu 5 secondes, l'envie de l'adapter s'est imposée. C'était une évidence.* » se souvient Hélène Soulié. La metteuse en scène, fondatrice de la compagnie montpelliéraine Exit, s'est alors rapprochée de l'autrice. « *La pièce ne reprend pas entièrement le texte, mais l'essentiel* ». Pour incarner ces mots, une autre évidence fut celle de Maxime Taffanel. « *Je ne voulais pas d'un corps frêle pour les dire. Je voulais donner un corps très en présence, avec une fragilité.* ». Avec son admirable musculature, le comédien coche la case. Ses gestes, son corps, sa voix sont étonnamment emprunts de la délicatesse nécessaire pour ne pas trahir l'intention et le propos de Catherine Benhamou. Tout est là. Et pendant une heure sur scène, les pensées de l'enfant qui interroge et soupèse les termes les plus justes possibles pour dire ce que sa vie lui a réservé : abandon ? Délaissement plutôt ? Sa mère est descendue avec la poussette sur le quai du RER alors qu'un inconnu, voulant l'aider, a pris son bébé dans le wagon. L'enfant ne cessait de crier dans les bras de sa mère, les cris ont cessé dans les bras de l'inconnu. Les bras se tendent de part et d'autre, puis plus rien. La porte se referme. La mère disparaît tandis que le RER reprend sa course. L'inconnu prend alors conscience de la situation, ce petit être, cette femme...

Avec une intonation à la fois neutre et bienveillante, le comédien Maxime Taffanel fait tour à tour entendre les pensées de l'inconnu, son adresse à l'enfant qu'il imagine grandir, les pensées de l'enfant, honteux de ce statut d'abandonné, et les pensées alarmées de la jeune femme esseulée, qui "n'y arrive pas"... Les circonstances qui ont précédé la conception, la fuite du père, et avec lui le désir d'amour qui s'évapore. Pourquoi cette grossesse ? Pourquoi un enfant ? Elle avait imaginé qu'il scellerait une vie en couple. Il n'en est rien. Dans la tête de la mère : « *J'ai donné la vie, oui. Mais c'était ma vie. Et ça on ne me l'avait pas appris* ». Cette phrase résonne, fait écho à des millénaires de vies de femmes qui, confrontées, volontairement ou non, à la grossesse, surmonteront, souvent seules ou mal accompagnées, les besoins de l'enfant qui naît.

La mise en scène, composée de lumières concentrées souvent en un grand cercle aux couleurs changeantes, d'un piano scène qui délivre des notes mais aussi une paire de chaussures à talon, d'un ballon qui gonfle, gonfle, d'une poussette lancée sans crier gare sur la scène, défie le genre. Plus encore que les attributs, la grâce de Maxime Taffanel qui ne marche pas mais frôle doucement le plateau, qui ne s'assied pas sur le piano mais quitte le sol pour se retrouver dans une autre voix, qui prend la voix rassurante de

l'inconnu et le ton brutal du père prédateur, nous emmène vers un ailleurs de la réconciliation, de l'abandon comme un possible. « *Pour le comprendre il faut avoir été au milieu du lac* ». Cette phrase en une image commune à tous, rend visible et intelligible l'éloignement, ou le déni, que la société impose à leurs congénères. Après le spectacle d'Hélène Soulié, les cris d'un bébé ne résonnent plus comme avant.

UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE



5 secondes, de Catherine Benhamou, mise en scène d'Hélène Soulié, Les Plateaux Sauvages, Paris

Il suffit d'un rien pour convertir le moins en plus, ouvrir d'autres routes vers d'autres possibles. En cinq secondes une mère passe, comme on le ferait au rugby, son bébé à un jeune homme qui l'a aidée à descendre la poussette sur le quai du RER puis remonte dans le wagon et disparaît, un fait...

Sylvie Boursier

29 janvier 2026

Il suffit d'un rien pour convertir le moins en plus, ouvrir d'autres routes vers d'autres possibles.

En cinq secondes une mère passe, comme on le ferait au rugby, son bébé à un jeune homme qui l'a aidée à descendre la poussette sur le quai du RER puis remonte dans le wagon et disparaît, un fait divers réel de trois lignes à la rubrique des chiens écrasés. Le jeune homme va s'adresser à l'enfant, inventer une fiction pour rendre acceptable ce qui s'est passé, dont il ne sait rien. Le petit Poucet tombé du ciel qui n'a pas encore les mots, réveille l'homme sans passé, dépressif mutique à qui rien n'arrivait. Le jeune homme s'ébroue, sort de sa chrysalide, se raconte. Ça ressemble à une fable. L'humanité des déclassés, le langage de ceux qui n'ont pas les mots, le dévouement des humbles, toutes ces idées si casse-gueule d'habitude trouvent ici un droit de cité naturel par la mise en scène d'Hélène Soulié et le texte de Catherine Benhamou qui transforment un fait social minuscule en road movie bouleversant.

On pense au Kid de Charlie Chaplin, où un vagabond recueillait un enfant abandonné sur le siège arrière d'une voiture avec un mot anonyme de la mère à l'attention de la personne qui trouverait le bébé. Mais très vite on glisse vers un imaginaire entre conscient et subconscient, au sein d'un espace-temps où les territoires se dissolvent. Des bribes de récits morcelés arrivent par vagues, la narration du jeune homme se décale du réalisme au fantastique comme dans les histoires racontées le soir aux bébés pour les calmer. Un ballet de personnages aux voix monstrueuses surgit, presque caricaturaux, la famille du narrateur, la psychologue qu'on l'a obligé à consulter, un juge. Le temps se fige en ondulant autour d'un cercle bleuté, avec un piano malle aux trésors d'où sortent des accessoires (mules de danseuses, drapé or, masques, marionnette), une piste aux étoiles pour deux déclassés.



Maxime Taffanel porte ce récit et brûle les planches entre ombres et lumière, il brasse l'air, sans cesse son corps nous sollicite, sa voix se transforme pour aller vers une perfection du geste. Il prend à bras-le-corps les mots de Catherine Benhamou, les incorpore avec une simplicité désarmante. On respire avec lui et on le suit quand il tord son visage, enroule sa main, se contracte et exhibe avec malice son corps sculpté d'ancien nageur.

Une heure de poésie pure qui nous questionne, aux Plateaux Sauvages. Et vous, que feriez-vous si vous pouviez faire table rase et tout recommencer du jour au lendemain ? *5 secondes* répond : rien d'extraordinaire, aimer, dialoguer, faire confiance. On imagine qu'il y aura pour l'inconnu d'autres rencontres sur d'autres quais menant à d'autres récits. Allez savoir, le pire n'est pas toujours sûr.



THÉÂTRE

5 SECONDES. ENTRE MATERNITÉ ET FILIATION, LA VOIE ARDUE DE LA PARENTALITÉ ET DE L'ACCOMPLISSEMENT DE SOI.

28 janvier 2026

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

Dans ce texte touchant sur fond de relations familiales, inspiré d'un fait divers, Catherine Benamou s'attache à la complexité des êtres et de leurs comportements.

Par un jour comme les autres, un jeune homme enfermé dans son monde, rideaux tirés, décide de franchir le pas et d'affronter l'extérieur. Non pour rencontrer des humains mais pour retrouver une forme d'unité, de fusion avec la nature à travers une balade en forêt.

Le même jour, à la même heure, une jeune femme qui vient fraîchement d'accoucher est dans le même RER que lui. Sortir du train avec le bébé dans un bras en poussant la poussette dans une rame surpeuplée tient de la gageure. Le jeune homme propose de l'aider et se saisit du bébé. Il descend sur le quai. Lorsqu'il se retourne, les portes du wagon se sont refermées, la mère est restée à l'intérieur.

Il est seul avec l'enfant. Cinq secondes à peine se sont écoulées mais elles vont déclencher des réactions en chaîne dont les effets seront considérables. L'envol du papillon a provoqué un tsunami...



Phot. © Pauline Le Goff

Une narration en zigzag et dans le désordre

Plusieurs événements s'entrecroisent et s'assemblent pour composer le puzzle complet de cette aventure qui mêle, dans le récit du jeune homme, des éléments de sa propre histoire, les péripéties liées à cet enfant « déposé » et les raisons qui ont poussé sa mère à vouloir disparaître en laissant son bébé aux mains d'un inconnu.

Entre confession, adresse au petit être qu'il imaginera grandir et questionnement du comportement de la mère, les relations parents-enfants sont sur la sellette et on saute de l'un à l'autre par associations d'idées dans un espace abstrait, seulement matérialisé par un cercle lumineux dans lequel se tient le personnage, celui de l'univers mental du jeune homme. Un voyage à l'intérieur d'une tête qui en convie d'autres pour raconter un mal de vivre.

On naviguera ainsi du quai où le jeune homme attend le retour de la mère au commissariat où il expose, face à beaucoup d'incompréhension, ce qui s'est passé, puis au tribunal qui juge l'aberration de cette « absence » de la mère qui lui a fait attendre trois jours pour rechercher son fils. L'histoire familiale du jeune homme se superposera à l'aventure de cette femme, faisant surgir d'autres thèmes douloureux de la parentalité : l'absence du père à l'intérieur même du foyer alors qu'il prétend inculquer au garçon des leçons de virilisme ; le désamour d'une mère, abandonnée par son compagnon.

Une économie de moyens pour aborder le fantasme et l'onirisme

Aucune velléité de réalisme n'entache ce parcours aux allures initiatiques. Au centre du cercle de lumière, seul se dresse un clavecin qui matérialise, sous une forme métaphorique, le lien du jeune homme à la musique, à laquelle il consacre ses nuits avant de passer presque tout le jour dans la nuit de sa chambre, dans son moi intérieur. Une musique qui, elle aussi, dérive de Bach à la musique électronique en les fondant dans un même ensemble.

Quelques indices semés çà et là prendront sens à mesure que se recompose sa propre histoire : des ongles peints, des souliers dorés, le voile à paillettes dont il se fait un masque sur le visage et qu'il maquille. Ils signent à la fois sa dépersonnalisation en tant qu'être de chair et la personnalité qu'il aimerait endosser face à cette omniprésente semi-absence paternelle et machiste.

Il y a aussi ces éléments qui prennent corps à mesure que s'élabore et se précise le récit, et qui re-présentent : ce ballon gonflé qui dit la femme enceinte, cette poussette-jouet qui symbolise le bébé que, le dos arrondi, comme voûté par cette charge qui oblitère sa liberté de fuite, traîne le jeune homme avec lui et qui devient vivante, puis la marionnette qui incarnera le petit garçon auquel le jeune homme prodiguera les conseils qu'il n'a pas eus. Jamais le personnage ne sort du cercle. Ce sont les objets qui s'invitent au banquet où il dialogue avec les absents.

Une gestuelle signifiante

De statufié, les bras le long du corps, tétanisé dans son refus de communiquer, le personnage s'affranchit progressivement de l'immobilité jusqu'à traduire dans son corps la libération progressive à laquelle il parvient. Commencé concentriquement autour du clavecin, le mouvement s'affranchit de ces trajectoires déterminées, figées dans une géométrie. Il se fait plus libre. Le dos bouge, les bras dessinent dans l'espace, accompagnées par le mouvement des mains, des sinusoïdes et des courbes qui n'ont plus rien à voir avec la rigidité.

En même temps, sa parole se libère. Il entame un dialogue imaginaire avec ces personnages qui ont croisé sa route : la femme, son fils, sa propre mère... Son ton enflé, le rythme de la parole s'accélère, l'urgence de dire s'installe, et avec elle la prise en charge de soi.

Dans ces petits drames de la vie ordinaire, juger ? Mais qui et quoi ?

Au centre de la pièce, on retrouve des interrogations sur les poncifs et diktats – qu'ils soient masqués ou clairement énoncés – qu'impose notre société. À la mère à qui l'on demandera de justifier son geste, cet « abandon » dont on n'utilise pas le terme, elle répondra simplement qu'elle n'y arrivait pas. Comme si dans ces quelques mots résidait toute la misère du monde face à l'incompréhension d'un système qui a, une fois pour toutes, considéré la naissance de la vie comme un acte magique, un événement magnifique, quelles qu'en soient les conditions – y compris quand le père de l'enfant se fait la malle –, et la maternité comme un bonheur.

Au fils qui s'abstrait du monde devant l'indifférence de ses parents ne reste que le simulacre : celui de coller des nouilles sur un cœur disant « Maman – ou papa – je t'aime ». Un faire-semblant vide de sens que la société s'attache à reproduire au fil du temps contre vents et marées.

Passant par le détournement du conte du *Petit Poucet* qui, au lieu de se perdre dans la forêt et de chercher à retrouver son chemin, décide d'y entrer pour ne plus revenir, le jeune homme développe, dans la difficulté des mots d'émerger de la gangue de silence trop longtemps durcie, sa propre manière d'écrire son histoire et sa vie, sa propre résistance à l'écrasement des « valeurs » parentales et sociétales.

Si Maxime Taffanel est convaincant dans cette libération du corps et de l'esprit qui transforme le personnage, on regrettera toutefois que cette difficulté à faire émerger les mots de ces maux ne soit pas plus en inflexions, en brisures des phrases, en grand-peine à les arracher au silence, à les en extraire. La diction, surtout au début, reste un peu monocorde, d'autant qu'elle s'assortit de l'immobilité et constitue un pas malaisé à franchir. *5 secondes* reste cependant un spectacle imaginatif, attachant et sensible, tant dans son écriture que dans sa forme théâtrale. Deux versions, en salle et en itinérance, existent de ce spectacle qui interroge la parentalité.



5 secondes : un seul-en-scène pudique et flamboyant

30 janvier 2026

« personne n'a remarqué que celle qui est sortie sous les regards furieux et celle qui est remontée tout de suite après, c'était la même, avec la seule différence que ses deux mains étaient vides et qu'au lieu

des cris, elle était pleine de silence. Du silence partout, à l'intérieur d'elle, autour d'elle, un silence comme après une catastrophe »

5 secondes, c'est le temps qui sépare l'annonce de la fermeture des portes dans le RER, et leur fermeture.

5 secondes, c'est le temps qui suffit à changer des vies.

Au sol un cercle blanc, au centre un petit clavecin anguleux, comme une petite arène, un rond de lumière de théâtre. Dans cet espace à la fois contraint et sans limite, va se jouer un moment-clé, et son déploiement dans l'hier et le demain, et l'à-venir.

Catherine Benhamou s'est inspiré d'un fait divers – une fraction de réel, une bricbe de vie. Dans le RER, un jour de fatigue, un jour comme tous les autres jours, une femme a déposé son nourrisson entre les mains du jeune homme qui était là, juste là, celui qui a tendu les bras pour l'aider, elle empêtrée avec sa poussette, avec son bébé qui pleure, l'aider à sortir de la

rame. Et un jour de dépit, de désespoir, un jour d'épuisement, pendant les 5 secondes de la fermeture des portes, une femme qui avait déposé son enfant entre les mains d'un inconnu, une femme défaite a fait un pas en arrière, et est remontée dans le RER. Et les portes se sont refermées, et un autre temps s'est ouvert, celui pendant lequel le jeune homme allait avoir cet enfant dans les bras, et pendant lequel la mère allait avoir du vide dans ses bras.

On entre dans ce geste par son dénouement provisoire, son « heureux dénouement », délivrés d'un suspens qui aurait pu corrompre l'ampleur émotionnelle de la performance par une inutile dramatisation.

C'est le jeune homme qui va porter cette histoire, lui qui a reçu l'enfant dans ses bras. Lui qui traînait ses jours, traînait ses nuits, volets clos, vague solitude d'un jeune adulte qui vit chez sa mère, fait « du son » casque sur les oreilles, cerveau embrumé de haschich et de techno, ultra-moderne hikkikomori. Et ce jour-là, un besoin de forêt, un besoin de racines et d'oxygène, le jeune homme ouvre ses volets, sort, prend le RER, le même que la mère et le bébé.



Maxime Taffanel – seul en scène, voix basse, douce et posée, fringues streetwear, ongles vernis de sombre, pieds nus, corps solide, ancré, pour

l'instant statique mais animé d'un souffle, parcouru de menus mouvements qui accompagnent sa parole comme un frémissement de muscles, comme une danse minuscule des mains, des épaules – s'adresse au bambin, et à nous.

Pour le bambin, et pour nous, il chemine de lui à l'enfant, de ses souvenirs à ses rêves, et lui tisse un lien de mots et d'histoires, lui raconte sa maman, le juge, la foule du métro, mais aussi ses proches à lui, sa mère haute en couleur, son père jumeau dans son absence de celui du petit, sa psy.

Dans un espace unique se métamorphosant du seul jeu des lumières, Maxime Taffanel tel un conteur ancestral, tel un parent le soir à l'heure des histoires, fait surgir tout un monde de gestes et de pensées, toute une galerie de personnages.

Quelques accessoires suffisent, un manteau bleu, une poupée grandeur nature, une poussette jouet, des escarpins argent, qu'il anime en chaman, en marionnettiste magicien, y insufflant une autre vie que la sienne d'un léger changement de ton, d'une gestuelle précise.

Quelques accessoires, et la puissance du magnifique texte de Catherine Benhamou, qui déboule comme une rivière, fluide, rapide, avec des accélérations et des accalmies, des silences et des escapades, au gré des ondulations et bifurcations du monologue intérieur dont le flot est bousculé par le récit du procès, l'invention de l'errance de la mère, par une échappée dansée en un krump souple et fiévreux, par la narration d'un conte pour endormir le bambin...

C'est une histoire d'impuissances,

Une histoire de femmes et d'hommes aussi, de ce qu'on attend des femmes et des hommes,

Une histoire de pères qui partent et de mères qui restent,

Une histoire d'individus dans la foule aveugle, une histoire d'anges qui cherchent refuge

Une histoire d'abandon et de ressaisissement (au sens propre comme figuré),

Une histoire de rencontre, une histoire d'échos entre deux enfances

La mise en scène d'Hélène Soulié est compacte, resserrée, sans esbroufe, idéal écrin pour la puissante incarnation de Maxime Taffanel, subtil et charnel et pour la force de la langue, poétique, rythmique et concrète de Catherine Benhamou; la création lumière (Juliette Besançon) précise,

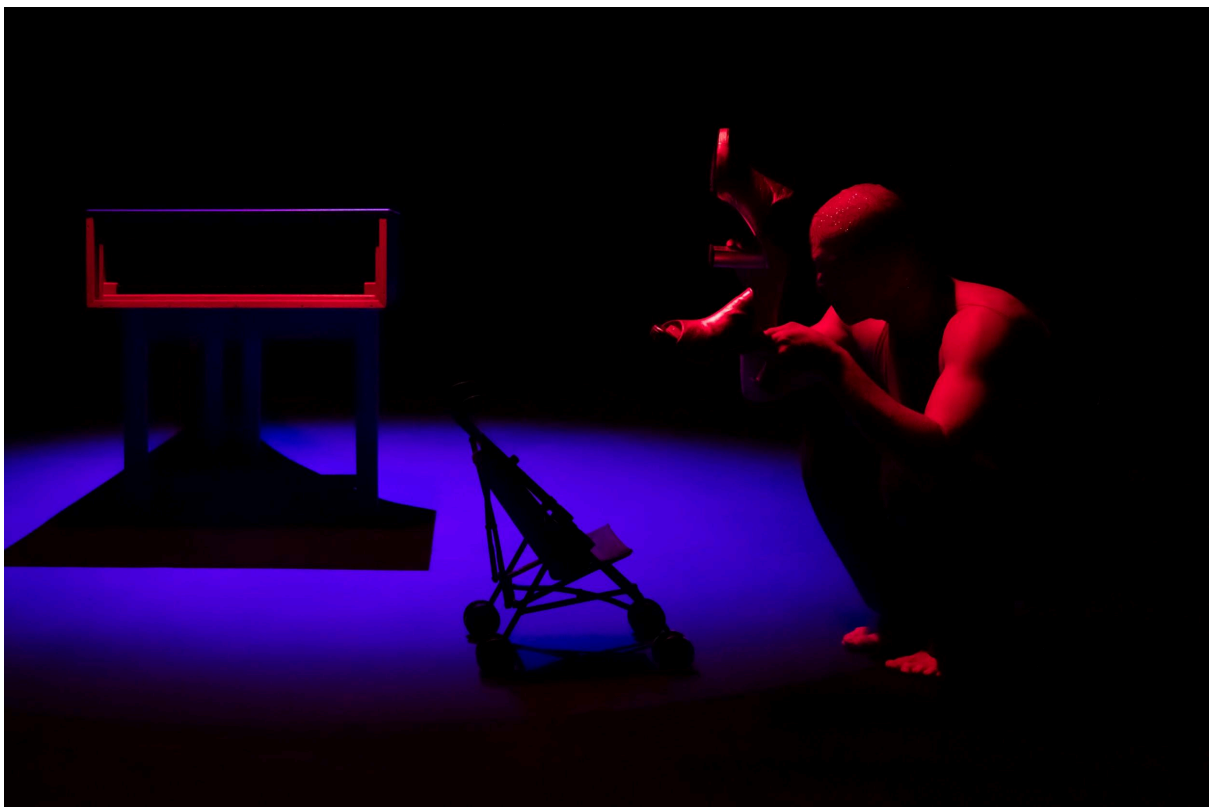
aiguë, structure l'espace et en modifie la densité; l'univers sonore (Jean-Christophe Sirven) mêle notes aigrettes du clavecin et sons électro, d'une basse continue qui progressivement s'étoffe, hypnotique et prenante; l'intelligente création visuelle (Emmanuelle Debeusscher à la scénographie, Pétronille Salomé aux costumes) crée des moments d'une grande beauté, parfois teintés d'étrangeté, presque de fantasmagorie : le masque de maille manifestant un temps la mère du petit en fait un être dé-figuré, au visage reconstruit, la mère du jeune homme a des allures baroques de reine d'opéra et son père est un loup, la poussette trop petite contraint l'interprète à se pencher exagérément – petites distorsions presque lynchéennes qui abolissent le réalisme pour laisser plus de place encore à la vérité.

Il y a aussi beaucoup de légèreté dans le texte comme dans l'interprétation, on y rit et sourit souvent, éloignant toute tentation de pathos pour laisser la place à une rare émotion, intense, complexe et délicate. De ce spectacle, qui interroge la force des faibles, qui questionne aussi la maternité, la masculinité, la structure familiale, qui use de masques pour mieux dévoiler les âmes, de ce spectacle pudique, flamboyant, doux et vibrant, où circule une grande empathie pour ces êtres bousculés, on gardera le cœur battant et un souvenir tenace.

Marie-Hélène Guérin

cult. news

01 février 2026



Hélène Soulié met en scène le texte de Catherine Benhamou, publié aux éditions Antoinette Fouques en 2024.

L'histoire est celle d'un fait divers aussi banal que le *post-partum* : une femme qui, dans un élan inexplicable, laisse les portes du RER se refermer entre elle et son bébé. Le geste désespéré de celle qui ne se sent pas à la hauteur : « N'importe quel inconnu vaut mieux qu'une mère comme moi », précise le personnage dans le texte de Catherine Benhamou.

« On lui avait volé sa vie »

Est-ce vraiment ce personnage de mère dépassée qui prononce cette phrase ? Rien, en vérité, n'est moins sûr : cette tragédie ordinaire est racontée par celui qui saisira le nourrisson au vol, un jeune homme à la dérive, adolescent coincé chez ses parents, à attendre que le temps passe entre deux volutes de shit. Et c'est là la bonne idée de l'autrice de *Cinq secondes* : en faisant porter la narration à un autre qu'à la mère, le texte évite les poncifs et le pathos inutile et met au contraire en scène sa recherche du mot juste et concret. Surtout, elle place face à face ces deux individus perdus dans un monde qui semble trop attendre d'eux.

C'est donc le « sauveur » du bébé qui se trouve au centre du texte, comme de la mise en scène. Seul sur scène, Maxime Taffanel s'adresse au public, qu'il tutoie, comme s'il était l'enfant qu'il tient dans ses bras. Désignée par un simple « elle », la mère, bien qu'absente de la scène, est présente par le truchement des mots et des interrogations du jeune homme. La musique, elle aussi, donne forme à cette vie intangible : seul élément de décor, un piano symbolise l'importance des sons et des notes dans la construction du personnage.

« Ils n'imaginent même pas ce que c'est de ne pas y arriver »

Le travail scénique d'Hélène Soulier donne au personnage masculin une épaisseur nouvelle : son survêtement s'orne bientôt de paillettes, tandis qu'il s'enveloppe d'un grand tissu en lamé doré. Cette intrusion de l'esthétique drag construit à lui seul une histoire nouvelle, où le malaise de ce jeune homme dans la société

contemporaine aurait avoir avec ses difficultés à se glisser dans le moule étroit de la masculinité.

Enfin et surtout, le jeu sur l'absence/présence de la mère et de l'enfant trouve son acmé dans la présence d'une marionnette (créée par Emmanuelle Debeusscher) qui achève de poser au public une question embarrassante : comment, de tout ce qui vient d'être dit, démêler le vrai du faux ? Ainsi, à partir d'un texte sur la maternité dysphorique, la metteuse en scène livre une belle réflexion en actes sur le réel et l'illusion.

Julia Wahl

A2S, Paris

Art, Société, Science : quoi de neuf à Paris ?

5 secondes.

Texte : Catherine Benhamou. Adaptation scénique, mise en scène : Hélène Soulié. Jeu : Maxime Taffanel. Scénographie : Hélène Soulié et Emmanuelle Debeusscher. Lumières : Juliette Besançon. Création son et dispositif sonore : Jean-Christophe Sirven. Costumes : Pétronille Salomé. Régie générale : Marion Koechin, Louise Brinon. Durée : 1h10.

Fort bien interprété par Maxime Taffanel (formé à l'École nationale supérieure d'art dramatique de Montpellier), ce beau spectacle est une adaptation scénique de *5 secondes* (2004), livre de Catherine Benhamou qui raconte un fait divers en région parisienne.

Écrit par Hélène Soulié, metteuse en scène du spectacle, le texte de la pièce est un unique monologue d'un personnage sans nom, jeune homme solitaire, « fumeur de shit désœuvré », qui vit encore chez sa mère. « Au point mort » depuis plusieurs années, ce personnage a arrêté ses études et sa seule activité consiste à aller « faire du son », la nuit, dans des soirées de musique « électro ».

Un jour, dans un train de banlieue parisienne, à l'heure de pointe de fin de journée, une jeune maman lui met son bébé dans les mains, peut-être tout simplement parce que, à cet instant, cet inconnu lui était apparu souriant. Sur le quai d'une gare de banlieue, le jeune homme se retrouve ainsi, seul, avec ce bébé, et le train repart, emportant la mère. « Cinq secondes », c'est le temps que les portes du train ont mis à se refermer.

Déseparé (on le serait à moins !), le personnage ne sait pas trop quoi faire. Il attend, d'abord. Il espère que la mère va revenir. Il caresse vaguement l'idée de garder le bébé. Puis, après une nuit d'errance, dehors, il se résout à amener l'enfant dans un commissariat de police.

Dans son monologue, le personnage raconte à l'enfant ce qui s'est passé. Il lui dit que, lors de son procès, sa maman - qui, au bout de trois jours, s'était finalement décidée à aller voir la police - a simplement dit qu'elle « n'y arrivait pas ». Il parle aussi à l'enfant de son père, disparu dès la naissance. À ces divers renseignements, il mêle sa propre histoire personnelle. À la fin de la pièce, probablement, le personnage parviendra, grâce à cette étrange aventure, à sortir de sa vie si étriquée et à commencer enfin une tout autre vie.

20 janvier 2026

LOKKO

MAGAZINE CULTURE & INNOVATION MONTPELLIER



23 février 2026

Hélène Soulié et Maxime Taffanel : duo de choc des identités en mouvement

La metteuse en scène montpelliéraine dont la pièce *Peau d'âne-La Fête est finie*, éligible aux Molières, a connu un vrai succès, magnifie le magnétique acteur Maxime Taffanel pour évoquer un faits divers à la limite de l'infanticide. Puissant et troublant.

Pionnière du théâtre féministe, Hélène Soulié est une exploratrice qu'on a plaisir à suivre depuis des années. Son manifeste *La Gueulante*, en 2019, avait été relayé et porté par LOKKO sous le titre Pour un Printemps des Comédiennes. La dernière connexion avec son travail date de la création, à l'automne 2023, de *Peau d'âne – La Fête est finie*, percutante revisite du mythe à destination du jeune public. 70 représentations et la maturité d'un parcours d'une grande cohérence.

L'enfant abandonné du RER

«*Le théâtre féministe : je ne suis plus tout à fait à cet endroit-là*» confie-t-elle, le soir de la représentation au théâtre Jérôme Savary de Villeneuve-lès-Maguelone, le 20 février. Voire. Cette nouvelle pièce, créée aux Plateaux sauvages à Paris en janvier dernier, part d'un texte publié par les éditions des femmes Antoinette Fouque : *5 secondes* de Catherine Benhamou. Un fait divers survenu en région parisienne sur l'histoire d'un jeune homme qui passe une nuit avec un bébé, qu'une mère lui a confié avant de s'enfuir dans le RER. C'est lui qui prend la parole. «*C'est assez rare qu'on ne puisse pas lâcher un texte des mains*» souligne-t-elle.

Seul en scène, Maxime Taffanel endosse le récit de ce jeune homme qui vient anticiper le désastre de cet abandon, l'amortir, le réparer avant même que la blessure ne fasse ses ravages. C'est une perspective détonante et efficace. Aussi paumé que héroïque, sa confiance est celle d'une rédemption, qui vient éviter la fatale bifurcation de ce petit Poucet. Il y a d'ailleurs un fil tiré du précédent *Peau d'Âne*, avec l'évocation d'une forêt, lieu métaphysique des contes.

«*À l'école, ce dernier vivra sans doute chaque fête des mères dans la honte de l'absence. Je me suis dit que la fête des mères a été inventée pour ça. Pour faire honte aux enfants comme toi, pour leur faire gonfler les yeux*».



Cette part non-négociable de la féminité

Quelle mère n'a pas été terrorisée à l'idée de ses propres doutes ? Quelle mère a été, pour reprendre le célèbre mot du pédiatre Winnicott, «suffisamment bonne» ? Que fait-on de « *cette part non-négociable de l'identité féminine* » selon la formule de la philosophe Camille Froidevaux-Metterie ? On pense à *Saint Omer* d'Alice Diop, un film qu'Hélène Soulié citera ensuite lors de la rencontre avec le public. Une femme qui, simplement, n'y arrivait pas. Une mère pas claire qui a laissé son bébé à un jeune inconnu l'ayant simplement aidé à descendre la poussette sur le quai du RER. Les portes du wagon se sont refermées sur elle, regardant à travers la vitre son enfant.

«Parce qu'ils ne savent pas, ils n'imaginent même pas ce que c'est de ne pas y arriver, bien sûr il y a des jours où c'est difficile pour tout le monde, il y a le travail, la

fatigue, ça c'est pour tout le monde, le manque de place dans les crèches, pour eux aussi, la vie elle est compliquée parfois, mais on se débrouille, tu n'y arrives pas eh ben tu fais comme toutes les autres, tu essayes encore jusqu'à ce que tu y arrives et même si tu n'y arrives toujours pas, tu y arrives quand même un peu, tu ne fais pas toutes ces histoires avec un procès pour toi toute seule au tribunal correctionnel, rien que ça, et faire déranger tout ce monde pour même pas un animal.»

Un corps-colosse

La langue de Catherine Benhamou relève d'une mécanique insurrectionnelle, cherchant à sortir de la fatalité des identités, à briser les mécanismes de reproduction, nous transporte dans une expérience polyphonique assez vertigineuse où tout le monde cherche à se «désassigner» selon le mot de Hélène Soulié. Où tout le monde se déplace : surprise d'ailleurs de voir ce «corps colosse» dans l'univers de la metteuse en scène montpelliéraine qui se décentre elle-même.



Acteur intuitif, révélé par un solo d'anthologie –*Cent mètres papillon*– où l'ancien nageur de haut niveau dansait sa métamorphose en acteur, Maxime Taffanel, vernis sur les ongles, est un Stradivarius (*). La mise en scène, épurée, se concentre sur son jeu très travaillé. Qui vient raconter aussi, danser littéralement, performer la langue, avec cette physicalité aussi glorieuse que paraissant en trop, les nuances de la masculinité. Il est cette mère et ce jeune homme rédempteur aux prises avec ses propres démons réveillés à la faveur de cette paternité involontaire. Une féminité cachée, réprimée, naît en lui. Lui aussi se décentre, jouant plusieurs rôles dans un ballet de personnages qui inclut la famille du narrateur, et la psychologue convoquée sur scène grâce à un simple manteau que le comédien enfile d'un seul bras.

Queer fantastique

Juliette Besançon aux lumières, Jean-Christophe Sirven pour la bande-son accompagnent brillamment ce théâtre stroboscopique, queer qui confine au fantastique, qui fusionne les lieux -le RER où la mère s'est enfuie, le commissariat où elle récupère son enfant «perdu», le tribunal- et de multiples temporalités, à différents âges de la vie, de la mémoire traumatique. On ne sait pas trop où on est. Théâtre d'objets sur la noirceur de l'enfance, avec un clavecin-malle aux trésors d'où sortent des accessoires : mules de danseuses, drapé or, masques, marionnette pour figurer l'enfant-absent ? Danse ? Cirque ?

La scène est une boîte noire, une piste aux étoiles pour grands brûlés de la vie qui vient dire à quel point les normes de genre peuvent produire de drames.

Valérie Hernandez

(*) Voir ou revoir l'interview de Micha Cotte, [ici](#). / Le site de la compagnie Exit, [là](#).

26 février 2026

Critique: Du théâtre, pris aux souffles du genre

Par Gérard Mayen

Une tornade, dans *Occupations*, de Séverine Chavrier aux 13 Vents à Montpellier. Un zéphyr, dans *5 secondes*, de la Montpelliéraine Hélène Soulié. La question du genre souffle sur les scènes. Cette question est celle, pour tout un.e chacun.e, d'interpréter des partitions de comportements socialement et culturellement construits. Interpréter ? C'est tout le mouvement des corps sur les plateaux

Franchement, on a peiné pendant une bonne première heure, en découvrant la pièce *Occupations*, de [Séverine Chavrier](#), sur le plateau du Théâtre des Treize vents à Montpellier. C'est qu'il faut y faire le deuil de toute linéarité dans le propos. La fragmentation, le collage, la juxtaposition, voire la collision, en sont les modes de construction. C'est toute une provocation de heurts et de suspensions, d'arrêts et de relance, retournements et recouvrements, saillies et micro-actions. Le regard spectateur s'y voit refuser tout confort de compréhension narrative.

A la source de sa démarche, la directrice de la Comédie de Genève puise au texte *L'occupation* de [Annie Ernaux](#). La prix Nobel y questionne les paradoxes de

la passion amoureuse. Si incisive soit-elle, ses références sont celles d'un féminisme quand même un peu ancien. Il faut donc prêter toute attention à la façon qu'a Séverine Chavrier de poser un « s » final au titre de sa pièce. *Occupations* donc. Un autre monde. Un monde neuf. Les deux heures de sa production en scène libère une extraordinaire profusion des multiples.

Cet emballement scénique se saisit de la révolution des désirs et rapports amoureux au sein d'un jeune monde *queer*, qui réinvente toutes les relations, dans le chaos critique du post *Me#Too*, dans le tumulte des fluidités du genre, leur trouble, le rejet de toute fixité binaire. On craignait un peu quand même : bardé de références (projection de citations des théoriciennes faisant autorité, Butler, Preciado, Haraway, l'autorité est toujours un problème), cet univers *queer* se passionne pour la déconstruction des assignations et dominations véhiculées par le langage. C'est politiquement juste. Mais cela, au point de déboucher parfois par une rigidification disciplinaire d'un néo-langage, tout corseté de principes, d'interdits et d'injonctions.

Au contraire de quoi, la pièce de Séverine Chavrier, avec ses quatre jeunes interprètes indisciplinaires, en danse, théâtre, cirque, performance, dégagent un mouvement irrépessible. Révolutionnaire ? Une tornade en tout cas. Après une heure d'errement inquiet, on s'est résolu à capter que l'effondrement généralisé des repères est justement le moteur de la performance. Et rarement on fait l'expérience d'une telle adéquation entre fond et forme.

La forme ? Elle recourt aux sonorisations radicalement électroniques, à l'auto-filmage de tous les instants, au morphing des physionomies par filtrage vidéo, à l'indécision publique des espaces domestiques – saturés de marchandise, dans une droguerie-buanderie hybridée de salon-librairie. Cela dans une cage scénique, en partie hermétique aux regards, intensifiant la quête scopique sur un chavirement performatif. Rapport de contorsion entre le caché et le révélé.

Au total : des dizaines de personnages incessamment en mutations, percutés dans autant de situations, souvent crues, pourquoi pas sulfureuses, interrogent un stock inépuisable de relations de domination, opérations d'assignation, audaces d'émancipation, sans craindre l'embarras de l'exploration des corps, des questions d'enfance, des identités brouillées, des élaborations fétichistes, des surveillances récusées et autres transmissions entre générations. Un foisonnement.

C'est tout un étourdissement, déterminé à la critique et à l'expérimentation des agencements sans limites, justement permises par l'approche en termes de genre : dans cette sexualité toute autre, poly-amoureuse, rebelle à l'ordre des dominations, c'est le refus de la fixité, c'est la conviction que tout n'est que partitions offertes à d'innombrables interprétations, qui finit par déclencher la tornade dramaturgique. Celle des jeunes vies.

Le public d'*Occupations* est disposé en bi-frontalité de deux gradins de part et d'autre de la cage de scène. Cage, dit-on ? En effet, l'action s'y déroule comme dans un laboratoire sous surveillance. Et ce dispositif sous pression excite la réflexion critique sur ce point que la grande expérimentation *queer* pourrait se confiner dans un micro-milieu addict de micro-politiques, ne touchant qu'à son cercle relationnel auto-sélectif. Cette critique lui est souvent adressée, par qui se pense plus sérieusement révolutionnaire.

Or les spectateurs ne découvrent leur disposition bi-frontale – finalement pas si rare – qu'à la toute fin du retour de l'éclairage, côté salle. Cet effet de révélation tardive, est, lui, rare. Il signale un moment d'interpellation faite au public, finalement rappelé au questionnement, comme stupéfait, de ce qu'il a cru voir, en interprète d'un monde intégralement tissé de représentations. Au moment de se lever de son siège, on y sent comme un appel à soulèvement. Au moins celui des manières de voir. Ce qui ne compte pas pour rien.



5 secondes, mis en scène par Hélène Soulié d'après le texte de Catherine Benhamou. Photo Jean Christophe Sirven

Des fois on se trompe. Et c'est tant mieux, pour bouger dans ses idées. Dès le lendemain d'*Occupations*, on se rendait au Théâtre Jérôme-Savary, à Villeneuve-les-Maguelone. On avait capté la résonance féministe à attendre de la pièce *5 secondes*. Son texte, par Catherine Benhamou, est d'ailleurs publié aux Editions des femmes – Antoinette Fouques.

Quant à sa metteuse en scène, la Montpelliéraine Hélène Soulié, on la sait figure de proue des nouveaux féminismes impliqués sur le plateau. On se souvient du grand déménagement du cycle *MADAM*, heurtant toutes les conventions de la représentation théâtrale traditionnelle, qui bravait tous les défis théoriques du moment. Un parcours également marqué par les rendez-vous des *Fabuleuses*, qui virent des femmes artistes prendre en charge l'agitation civique de l'activisme intellectuel.

On allait voir ce qu'on allait voir. Or on verra tout autre chose. Tout en délicatesse. Tout en paradoxes aussi. Là encore sur le fil du genre. Mais juste vibrant dans un souffle de zéphyr. Sujet fort, néanmoins, que celui de *5 secondes*. Tiré d'un fait divers réel. A un arrêt en station d'un R.E.R., une maman descend avec son nourrisson. Un passager l'aide. Le voici un instant avec le bambin dans ses bras. Mais là, stupeur. N'en pouvant plus, la femme remonte dans la rame, qui démarre.

Elle a confié son enfant. Tout le texte de la pièce est le monologue qui s'ensuit. Monologue de ce père d'emprunt de hasard, qui cherche ce qu'il pourrait expliquer à l'enfant, de cette situation. Voilà matière à une intense introspection, questionnement de sa propre masculinité, réflexion sur les rôles parentaux, supputations sur l'errance de cette mère en grande difficulté, et mises en doutes des réquisits sociétaux, institutionnels.

Bref, tout cela peut s'aborder en termes de révolution dans les questions du genre. Mais sur le plateau, en rien n'en découle une révolution théâtrale. Il y a là un texte, principalement un texte, de parfaite intelligibilité, sonnante claire, pour conduire une introspection critique, tout en délicatesse attentive. Et il y a donc un seul en scène, interprété par le comédien Maxime Taffanel, comme occupé à un ouvrage d'orfèvrerie. La pièce s'émaille d'un jeu musical subtil sur un clavecin, aux fines sonorités grêles et aériennes. Elle s'attendrit aussi par l'apparition d'une marionnette, qui permet au protagoniste de redéployer la présence imaginaire de son partenaire enfantin.

Sauf. Sauf qu'à ce jeu merveilleusement subtil et ciselé, un élément intrigue. Pour incarner cet emblème d'homme gentil, disponible au sùr de rien, bricolant sa douce présence, la metteuse en scène Hélène Soulié s'est tournée vers ce colosse physiquement impressionnant qu'est Maxime Taffanel. Tout en quintal de muscles, barraqué. Oui mais encore. Il y a lieu de se souvenir que ce jeune artiste est le fils de deux artistes

chorégraphiques, ses parents Denis et Jackie Taffanel. Il a été biberonné de questions et d'attitudes de danse.

Tant et si bien qu'on se rappelle alors que les questions du genre sont bien celles de la production des corporités. Des corps en mouvements. Et qu'ici leur trouble est celui d'une tendresse d'homme blessé, affrontant les violences symboliques qu'ont criées une femme qui n'en pouvait plus d'interpréter la partition attendue d'une mère qui devrait toujours savoir y faire. Lui ne sait guère. Mais il essaye. Il y vibre de tout son corps. Et c'est bouleversant.

CRITIQUES

THÉÂTRE

5 SECONDES

Un jeune homme paumé voit atterrir un bébé dans ses bras, pour une nuit qui va le transformer.



Ce fait-divers troublant, mais au « *dénouement heureux* », Catherine Benhamou le raconte avec sensibilité et s'attache d'abord au cas de la jeune mère. Au tribunal correctionnel, celle-ci ne peut pas expliquer pourquoi elle s'est délaissée de son enfant auprès d'un homme inconnu sur un quai de RER, elle-même restant dans le train. « *Je n'y arrivais pas* », lâche-t-elle. Les mères comprendront. Les pères, on ne leur pose pas de questions. C'est pourtant bien la figure du père qui est au centre de l'histoire. Le jeune qui reçoit l'enfant en cinq secondes de sidération va connaître un bouleversement intérieur. Pendant la nuit, il attend le retour de la maman avant de filer au commissariat. Tout ce temps, il s'examine lui-même comme un fils qui n'a pas encore empli de volonté son corps immense, corps comme un double inerte, une marionnette face à la vie, se cachant



PAULINE LE GOFF

de sa mère comme de son père autoritaire et lointain. Or, l'enfant dans ses bras le projette comme un homme. La metteuse en scène Hélène Soulié (*Peau d'âne, la fête est finie*, de Marie Dilasser, en 2022) varie les rythmes au point d'atteindre des moments d'extrême lenteur, joue des formats d'accessoires (poussette, clavecin, marionnette) pour déplacer les perspectives tandis que la stature imposante et solitaire de l'acteur Maxime Taffanel tend à absorber tout l'espace, y compris les paroles trop faibles des mères. Il y a là matière à s'émouvoir, ou peut-être à s'agacer. / YVES PERENNOU

texte de Catherine Benhamou / mise en scène d'Hélène Soulié / avec Maxime Taffanel / à voir à Grand-Quevilly, Paris (Plateaux sauvages).

mars 2026